

VOLTAIRE

CHEZ LES CAPUCINS,

COMÉDIE-ANECDOTE EN UN ACTE.

MÊLÉE DE COUPLETS;

PAR MM. DUMERSAN ET DUPIN.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE MARDI 28 SEPTEMBRE 1830.

J'aime beaucoup la religion;
mais je n'aime pas les capucins.
Scène XVII.

PARIS.

CHEZ J.-N. BARBA,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, CÔTÉ DU THÉATRE-FRANÇAIS.

1830



VERS DE VOLTAIRE

A M. SAURIN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Sur ce que le général des capucins avait agrégé l'auteur à l'Ordre de Saint-François, en reconnaissance de quelques services qu'il avait rendus à ces moines. — 1770.

Il est vrai, je suis capucin,
C'est sur quoi mon salut se fonde;
Je ne veux pas, dans mon déclin,
Finir comme les gens du monde.

Mon malheur est de n'avoir plus,
Dans mes nuits, ces bonnes fortunes,
Ces nobles graces des élus,
A mes confrères si communes.

Je ne suis point frère Frappart,
Confessant sœur Luce et sœur Nice;
Je ne porte point le cilice
De saint Grisel, de saint Billard.

J'achève doucement ma vie,
Je suis prêt à partir demain,
En communiant de la main
Du bon curé de Mélanie.

Dès que monsieur l'abbé Terrai
A su ma capucinerie,
De mes biens il m'a délivré;
Que servent-ils dans l'autre vie ?...

J'aime fort cet arrangement,
Il est leste et plein de prudence;
Plût à Dieu qu'il en fît autant
A tous les moines de la France !

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VOLTAIRE.	M. Daudel.
PÈRE PANCRACE, gardien des capucins.	M. Bosquier.
FRÈRE LOUP, pourvoyeur.	M. Lefèvre.
FRÈRE JACQUES, portier.	M. Lebel.
FRÈRE FIACRE, sonneur.	M. Charles.
THÉODORE, novice.	M. Saint-Ange.
BRUNO, jardinier du couvent (1).	M. Vernet.
M. LAMBERT, vieux bourgeois.	M. Clément.
Mme DOLBAN, jeune veuve.	Mme Herfort.
JEANNETTE, femme de Bruno.	Mlle Bordes.
UN PAYSAN.	M. Hyacinthe.
Capucins.	

La scène est dans un couvent de capucins, près de la ville de Besançon.

Nota. Les personnages seront placés en tête de chaque scène, comme ils doivent être au théâtre. Le premier à la gauche du spectateur.

(1) Il a la robe de capucin, mais des bas bleus, de gros souliers, et les cheveux plats; tandis que tous les autres ont la tête rasée, la couronne de cheveux, les pieds nus et les sandales, excepté Théodore, qui a les cheveux à la Titus, et qui est chaussé.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

VOLTAIRE

CHEZ LES CAPUCINS,

COMÉDIE-ANECDOTE.

Le théâtre représente la cour intérieure des capucins. A gauche et en face du public, au premier plan, la croisée de la cellule du P. gardien, devant laquelle est une table de pierre. En retour, la porte de la cellule. Au-dessus de la croisée, une lucarne. Les autres plans, jusqu'au fond, sont occupés par la colonnade du cloître. A droite et en face du public, au premier plan, une petite serre. Plus loin, une statue de saint François. Au fond, en face, la porte d'entrée avec un guichet grillé, et à droite la loge du portier. Au milieu du théâtre une trappe avec un anneau. Un banc et quelques chaises de bois.

SCENE PREMIERE.

FRÈRE FIACRE, FRÈRE JACQUES.

FRÈRE FIACRE, *sonnant une cloche.*

AIR : *Chantons les matines de Cythère.*

Sonnons la cloche du réfectoire,
Cela ne doit jamais s'oublier;
Car on sait qu'il faut manger et boire
Pour avoir la force de prier.

FRÈRE JACQUES, *portant un panier de vin.*

A cette règle je suis fidèle;
Mais je fais ici double métier,
Je suis portier... et j'ai tant de zèle
Que j'aide aussi notre sommelier.

ENSEMBLE.

Sonnons la cloche du réfectoire,
Cela ne doit jamais s'oublier;
Car on sait qu'il faut manger et boire
Pour avoir la force de prier.

(*Frère Fiacre entre dans le cloître; frère Jacques entre dans la serre pour cacher son panier de vin.*)

SCENE II.

BRUNO, *arrivant de la droite avec un gros sac de légumes sur les épaules, et deux choux à la main. Il est très pâle.*

Sonnez, sonnez votre déjeuner; il est joli le déjeuner, si l'on en juge par le dîner que je viens de cueillir et que je vais porter au frère cuisinier! Des carottes, des navets, des radis, des raves et des choux. Mais je crois qu'au réfectoire ils mangent autre chose que tout ça... ils ont une cuisine à part, c'est sûr... car ils sont gras comme... C'est bien le cas de le dire. Moi-même je ne sais pas comment ça se fait, mais je suis encore pas mal entrelardé... Quoique ça, je diminue à vue d'œil, je ne suis plus si joufflu. Maudit soit le jour où il m'a pris envie d'entrer dans une capucinière de la Franche-Comté! Ah! voilà le frère Jacques.

SCENE III.

BRUNO, FRÈRE JACQUES.

FRÈRE JACQUES, *sortant de la serre.*

Eh! c'est le frère coupe-choux. (*croisant les bras sur la poitrine.*) *Ave*, frère Bruno.

BRUNO, *l'imitant.*

Bonjour, frère Jacques... vous me reconnaissez donc enco re?...

FRÈRE JACQUES.

Depuis trois mois que je te vois ici tu n'es pas changé.

BRUNO, *avec joie.*

Vrai!

FRÈRE JACQUES.

Tu es aussi joli garçon que quand tu es arrivé.

BRUNO.

Est-ce qu'il faut être joli garçon pour être frère lai?

FRÈRE JACQUES.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Il faut au moins ne pas fair' peur,
Avoir une figure aimable,
L'air d'innocence et de douceur,
Enfin un aspect agréable.

BRUNO.

Ma foi! pour être capucin,
S'il est nécessair' d'êtr' bel homme,
Vous avez eu, j'en suis certain,
Un' dispens' de la cour de Rome.

FRÈRE JACQUES.

Allons! je vois que l'esprit ne te pousse pas plus vite que la barbe... Adieu, je vais déjeuner.

(*Il rentre dans sa loge.*)

SCENE IV.

BRUNO, *seul.*

Va déjeuner, va, frère gobe-tout. Je te connais; tu bois de l'eau devant le monde, et tu vas câliner le sommelier. Mais moi, parce que je suis jardinier des capucins, je n'ai pas envie de devenir comme une asperge!... Je ne vis que de privations... Ah! si je pouvais amener ici ma petite femme, nous jeûnerions ensemble... ça me consolerait... Un' petite femme si gentille... c'est tout jeune, et pas plus haut que ça... elle ne tiendrait presque pas de place. Elle est vraiment bien petite... mais c'est égal, elle est assez grande pour une personne seule. Oh! si l'on soupçonnait que je l'ai épousée, je serais bien sûr de perdre ma place. Je voudrais pourtant bien la faire venir dans le couvent... sans que personne en sache rien.

SCENE V.

BRUNO, FRÈRE JACQUES, Mme DOLBAN, *en mousquetaire*, UN PAYSAN.

(*On sonne : le frère Jacques ouvre le guichet et regarde à travers.*)

FRÈRE JACQUES.

Que demandez-vous ?

LE PAYSAN, *en dehors.*

C'est un jeune officier qui demande à entrer pour se reposer. Ouvrez donc, frère Jacques.

FRÈRE JACQUES.

Vous êtes bien pressé, frère paysan!...

(*Il ouvre.*)

Mme DOLBAN, *au paysan.*

Laissez là cette valise.

(*Elle lui jette son manteau. Le paysan porte la valise et le manteau dans le cloître, et sort.*)

BRUNO, *à part.*

Parce que notre couvent est sur la grande route, on le prend pour une auberge.

Mme DOLBAN, *à frère Jacques.*

Mon frère, l'on m'a dit que les étrangers pouvaient séjourner ici quelque-temps.

FRÈRE JACQUES.

Deux jours, pas plus ; c'est la règle.

Mme DOLBAN, *à frère Jacques.*

Pourrais-je parler au révérend père gardien?

FRÈRE JACQUES.

Non ; il est au réfectoire, et dans ces momens-là il ne se dérange jamais.

(*Il rentre dans sa loge.*)

Mme DOLBAN.

J'attendrai.

BRUNO, *à part, sur la droite.*

Quelle ressemblance !

Mme DOLBAN.

Qu'avez-vous donc à m'examiner?

BRUNO.

C'est que ça me semble drôle de voir ici un homme d'épée, vu que l'on n'y voit ordinairement que des gens de robe.

Mme DOLBAN, *à part.*

Ce garçon ne m'est pas inconnu.

BRUNO, *à part.*

C'est singulier, comme il ressemble à la fille de mon ancien maître! si ce n'est qu'ordinairement elle avait un jupon, et que celui-ci a habit, veste, et...

Mme DOLBAN.

Mon ami, n'avez-vous pas été autrefois jardinier?

BRUNO.

Je le suis encore pour mon malheur. Mais, dites donc, monsieur l'officier, comme vous ressemblez à une dame...

Mme DOLBAN.

Je ne me trompe pas, c'est Bruno!

BRUNO.

Oui, Bruno, pour vous servir. Mais par quc.

Mme DOLBAN.

Garde le silence, ou tout serait perdu.

BRUNO.

Je le garderai; mais...

Mme DOLBAN.

Air *de la Petite Gouvernante.*

Dans ce couvent certain motif m'amène,
Pour peu de temps...

BRUNO.

C'est dommage, entre nous!
Les capucins verraient ici sans peine
Un petit frère tel que vous!

Mme DOLBAN.

Conçois mon embarras extrême,
Je viens dans ces lieux révérés
Pour retrouver celui que j'aime...

BRUNO.

Et c'est moi que vous rencontrez (*bis.*)

Mme DOLBAN.

Est-il vrai que Théodore soit prêt à faire ses vœux?

BRUNO.

Attendez donc... frère Théodore... un joli garçon ?

Mme DOLBAN.

Mais, assez bien.

BRUNO.

Un air mélancolique ?

Mme DOLBAN.

Il serait triste ?

BRUNO.

Comme un bonnet de nuit ! Au lieu de dire son bréviaire, il chante des complaintes dans tous les coins du jardin ; mais avec un sentiment... c'est au point que quand je l'entends je quitte ma bêche, mon arrosoir, et je me mets à pleurer comme un imbécile...

Mme DOLBAN.

Crois-tu qu'il pense à moi.

BRUNO.

Comme une bête ! (C'est de moi que je parle.) Pour sûr il pense à quelqu'un, car quelquefois, quand il se croit seul dans les lilas, dans le potager, il tire une peinture de sa poche, et puis il la regarde en soupirant, que ça fend le cœur.

Mme DOLBAN.

C'est sans doute quelque madone, quelque image de Vierge.

BRUNO.

Non, je crois plutôt que c'est votre portrait.

Mme DOLBAN, *vivement.*

Mon portrait !

BRUNO.

Oui, à présent que je vous ai devant les yeux... Mais, une réflexion : vous venez voir M. Théodore au couvent, est-ce que votre mari vous le permet ? il est bon enfant, alors !

Mme DOLBAN.

Je n'en ai plus. J'avais été enchaînée contre mon gré ; libre, je reviens à celui qui avait fait naître mes premiers sentimens.

BRUNO.

Et vous osez entrer ici ? car si je m'en souviens bien, vous êtes une huguenote : savez-vous que les capucins mettent les huguenotes au feu ?

Mme DOLBAN.

Je veux sauver Théodore de lui-même, lui faire aban-

donner ces lieux, et pour cela il faut que tu me ménages une entrevue avec lui.

BRUNO.

Ça vous serait-il égal que ça fût avec son père ?

Mme DOLBAN.

Est-ce que M. Lambert est ici ?

BRUNO.

Depuis deux jours. Nous avons beaucoup de société. Il y a encore un vieux monsieur dont la voiture s'est brisée à notre porte. Pendant que tout le monde s'empressait à relever sa voiture, moi j'étais à regarder ; alors il me dit : Merci, mon brave. Ah ! il a une figure bien goguenarde. Le père gardien a été enchanté de sa conversation ; il l'a engagé à rester pour voir la cérémonie de la prise d'habit ; c'est que c'est très joli ; on sonne toutes les cloches, et puis on ne jeûne pas ce jour-là.

Mme DOLBAN.

Je ne voudrais être vue de personne.

BRUNO.

Alors il faut vous cacher, et je vous offre mon logement.

Mme DOLBAN.

Mais est-il convenable ?...

BRUNO.

Ah ! à cause que... N'ayez pas peur, je ne suis pas capucin ; tout à l'heure vous aurez pour vous tenir compagnie quelqu'un qui vous conviendra ; je ne vous dis que ça.

Mme DOLBAN.

On vient.

BRUNO.

C'est le vieux monsieur ; il ne nous voit pas : il a toujours un livre ou un crayon à la main ; il paraît qu'il sait lire et écrire supérieurement... comme notre supérieur.

Mme DOLBAN.

Conduis-moi chez toi.

BRUNO.

Entrez, entrez ; c'est là en face ; moi il faut que je sorte. Bien, c'est là ; poussez la porte, il n'y a pas de clef.

(*Madame Dolban sort à droite.*)

BRUNO, *à frère Jacques.*

La porte, s'il vous plaît.

FRÈRE JACQUES, *sur la porte de sa loge.*

Où vas-tu ?

BRUNO.

Chercher des fleurs, de la part du père gardien.

FRÈRE JACQUES, *ouvrant la porte.*

Pax tecum.

BRUNO.

Et cum spiritu tuo.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

VOLTAIRE, *sortant du cloître; il tient des tablettes et un crayon.*

Oui, je crois que ce passage fera impression sur les juges et que je sauverai l'infortuné Calas. Mais je m'occupe des autres et je ne suis pas moi-même à l'abri des persécutions. Ces bons jésuites n'oublient pas que j'ai été élevé chez eux, et ils veulent toujours me donner des férules. C'est sans doute par leur intercession qu'on a obtenu contre moi cette lettre de cachet... Il est plaisant que je me cache précisément dans le camp des ennemis. Profitons du hasard qui m'a conduit ici; je vais y voir de près les abus que je veux combattre.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

Sont-ce des hommes que je vois
Abrutir leur divine essence,
En s'affublant tout à la fois
Et de paresse et d'ignorance.
Je vais peindre les capucins,
Leurs mœurs, leur esprit, leur tournure;
Mes tableaux seront bien vilains
Si je les peins d'après nature.

(*Il aperçoit Théodore, qui arrive d'un air mélancolique.*)

J'en aperçois un; examinons-le; c'est un jeune homme, il n'a pas encore de barbe. Comment à cet âge a-t-il pu venir s'enterrer ici tout vivant?

SCENE VII.

VOLTAIRE, THÉODORE.

THÉODORE, *regardant un portrait qu'il cache ensuite dans son sein.*

AIR *de M. Boullard.*

C'est donc demain que, dans cet humble asile,
Je vais, dit-on, goûter des jours heureux!
Plaisirs bruyans, que l'on trouve à la ville,
C'en est donc fait, recevez mes adieux!

Rêve charmant de mon adolescence
Je t'oublîrai dans ce triste et saint lieu,
Amour si doux, charme de l'existence,
C'en est donc fait, je vais te dire adieu!

VOLTAIRE.

Je m'attendais à un cantique, et c'est une romance! Bonjour, mon frère.

(*Théodore le salue et veut s'éloigner.*)

Eh bien! vous me fuyez? Est-ce que je vous fais peur? Restez donc, causons un moment; je vous ai entendu tout à l'heure.

THÉODORE.

Quoi! monsieur...

VOLTAIRE.

Est-ce que c'est vous, jeune homme, qui devez dès demain prononcer des vœux irrévocables?

THÉODORE.

Il le faut bien.

VOLTAIRE.

Comment! il le faut bien.

THÉODORE.

Apparemment que mon destin était écrit là-haut.

VOLTAIRE.

Ah! du fatalisme! laissons cela à Diderot.

AIR : *T'en souviens-tu.*

De ce système trop vulgaire
La vérité triomphera bientôt,

Que la sagesse vous éclaire,
Rien ne se trouve écrit là-haut;
Il ne faut pas être astronome
Pour voir ce que l'honneur prescrit,
C'est dans le cœur de l'honnête homme
Que son devoir se trouve écrit.

THÉODORE.

Cependant, monsieur, il y a des circonstances...

VOLTAIRE.

Je comprends; quand une maîtresse est infidèle.

THÉODORE.

Ah! monsieur, ce n'est pas cela.

VOLTAIRE.

C'est le premier motif qui vient à l'esprit.

THÉODORE.

Je suis sûr de la fidélité d'Hortense...

VOLTAIRE.

Voilà qui est très heureux. Bon jeune homme! alors pourquoi ne l'épousez-vous pas?

THÉODORE.

Parce que mon père...

VOLTAIRE.

Ah! c'est sans doute un bonhomme, une espèce d'Orgon que j'ai vu tout à l'heure au parloir, où le père Pancrace jouait Tartuffe au naturel.

THÉODORE.

Il agit d'après sa conscience; et je dois me soumettre à ses ordres.

VOLTAIRE.

Vous êtes bon fils, vous méritez que je m'intéresse à vous. Cependant convenez que le joli corsage de votre maîtresse aurait plus de charmes pour vous qu'une robe de capucin.

THÉODORE.

Ah! monsieur, quelle différence!

VOLTAIRE.

Oui, cela ne se ressemble guère. Mais j'aperçois le père Pancrace; laissez-moi causer avec lui, vous ne vous en repentirez pas.

THÉODORE.

Vous ne pouvez plus rien faire pour moi, car demain...

VOLTAIRE.

Nous avons encore aujourd'hui.

Air : *D'une nuit au château.*

Fiez-vous à ma tactique,
Obliger est mon bonheur,
Et j'entends la politique
Mieux que maint ambassadeur.

Chez l'impératrice russe
Naguère j'eus du crédit,
Même pour le roi de Prusse
J'ai souvent eu de l'esprit.

ENSEMBLE.

VOLTAIRE.

Fiez-vous, etc.

THÉODORE.

Je me fie à sa tactique, etc.

SCENE VIII.

LE PÈRE PANCRACE, VOLTAIRE.

PÈRE PANCRACE.

Ah! vous voilà, monsieur; eh bien! comment vous trouvez-vous de votre séjour chez les capucins?

VOLTAIRE.

Fort bien, mon révérend, je me suis couché de bonne heure, levé tard. Par exemple, j'ai été réveillé cette nuit quand vou savez sonné les matines.

PÈRE PANCRACE.

J'en suis fâché: nous autres qui y sommes habitués cela ne nous réveille pas.

VOLTAIRE.

Ah! ah!... quant au déjeuner, je l'ai trouvé un peu frugal.

PÈRE PANCRACE.

Cela entretient la santé; voyez comme nous nous portons.

VOLTAIRE.

Je me conforme à l'usage partout où je me trouve :

J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,
Musulman à Stamboul, capucin en ces lieux.

PÈRE PANCRACE.

Comment! est-ce que vous auriez quelque vocation ? j'en serais enchanté, car j'ai cru m'apercevoir, monsieur, que vous êtes un homme de beaucoup d'esprit et de mérite.

VOLTAIRE.

Vous êtes trop bon.

PÈRE PANCRACE.

Du tout, et notre ordre ferait en vous une excellente acquisition.

VOLTAIRE.

Heim? vous voudriez... la proposition est singulière, et je ne m'y attendais pas.

PÈRE PANCRACE.

Pourquoi? c'est peut-être un coup de la Providence qui vous a conduit par la main dans cette maison, pour vous indiquer le port du salut?

Air : *Ut queant laxis* (hymne de la Saint-Jean.)

Antonin, franciscain,
Augustin, théatin,
Cordelier, célestin,
Carme, dominicain,
Jusqu'au bénédictin,
Nul n'a meilleur destin
Que le capucin.

VOLTAIRE.

Moi capucin! (*à part.*) Parbleu, Fréron se moquerait bien de moi.

PÈRE PANCRACE.

Notre Ordre est véritablement privilégié; voyez comme on nous accueille partout, quels respects on nous prodigue, de combien de dons la charité nous comble !

VOLTAIRE.

Oh! je sais que vos quêtes sont très fructueuses; mais n'êtes-vous pas un peu honteux de vivre ainsi aux dépens du peuple?

PÈRE PANCRACE.

Il nourrit le corps, et nous nourrissons l'ame, c'est un échange qui est tout à son avantage. Tenez, aujourd'hui même, un jeune novice doit faire ses vœux; je veux que vous voyiez cette cérémonie, elle vous engagera peut-être à faire comme lui.

VOLTAIRE.

Je n'en serais pas tout-à-fait aussi éloigné que vous le

pensez; certaines contrariétés que j'éprouve en ce moment, des ennemis qui me persécutent...

PÈRE PANCRACE.

Vous seriez ici à l'abri de tout danger. (*à part.*) Je crois qu'il mord à l'hameçon.

VOLTAIRE, *à part.*

Les lettres de cachet n'arrivent pas ici.

PÈRE PANCRACE.

Eh bien! vous réfléchissez.

VOLTAIRE.

Je l'avoue.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Père, j'aurais grande envie
De me faire capucin;
Mais vous menez une vie
Trop dure pour un mondain. (*bis.*)
Vous jeûnez...

PÈRE PANCRACE, *mystérieusement.*

L'on s'en dispense,
Mon frère, dans certains cas,
Et je vous le dis tout bas :
Nous prêchons bien l'abstinence,
Mais nous ne l'observons pas.

VOLTAIRE.

Mais l'amour qui, dans nos ames,
Allume son feu divin,
Et qui fait chérir les femmes,
Fait frémir un capucin.

PÈRE PANCRACE.

Oui, dans l'étroite observance;
Mais on cède en certains cas,
Et je vous le dis bien bas :
Nous prêchons la continence...

VOLTAIRE.

Mais vous ne l'observez pas!

Il ne s'agit que de s'entendre j'ai beaucoup plus de vocation que je ne croyais.

PÈRE PANCRACE.

J'en étais sûr... Il y a des gens avec lesquels nous ne dissimulons pas, et vous êtes du nombre. J'ai vu que vous étiez un bon apôtre. Moyennant une petite dot, vous serez pour le reste de vos jours logé, nourri, chauffé, éclairé...

VOLTAIRE.

Éclairé !... hé ! pas trop.

PÈRE PANCRACE.

Suffisamment; et puis il y a par-dessus le marché mille petits revenans-bons. Un honnête mari m'amène une jeune poulette, et me dit :

Air connu.

Père capucin, confessez ma femme ;
Père capucin, confessez-la bien.
On m'en amène une autre, eh bien !
Moi, sans quitter mon entretien,

je vous appelle et je vous dis :

Père capucin, confessez madame ;
Père capucin, confessez-la bien.

VOLTAIRE.

Tout cela est fort agréable et j'y réfléchirai : mais permettez que je vous quitte; j'ai quelques strophes à chercher...

PÈRE PANCRACE.

Pour un hymne ?

VOLTAIRE.

Non, pour une ode.

PÈRE PANCRACE.

Inspirée par saint François...

VOLTAIRE.

Non par saint Barthélemi dont c'est aujourd'hui l'anniversaire ; j'ai tous les ans la fièvre ce jour-là.

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Cet anniversaire de crimes
Est exécré par les Français :
Il fut fameux par ses victimes,
Mais il ne renaîtra jamais.
Le sang du peuple a fait éclore
Un nouveau peuple de héros,
Si l'on voulait l'assassiner encore,
Il ferait trembler ses bourreaux !

Je me sens en verve... adieu mon père.

(*Il s'éloigne en gesticulant.*)

PÈRE PANCRACE.

Il a du nerf, de l'éloquence, cela ferait un bon prédicateur, avec cela qu'il n'y en a guère dans notre ordre. C'est une trouvaille pour le couvent.

SCENE IX.

FRÈRE FIACRE, PÈRE PANCRACE.

FRÈRE FIACRE.

Mon révérend, le père du frère Théodore demande à vous parler.

PÈRE PANCRACE.

Faites-le passer au parloir, j'y vais. (*Ici l'on sonne à la porte.*) A propos... Bruno a-t-il été chercher les fleurs que la supérieure des Visitandines devait nous donner pour notre jardin ?

FRÈRE FIACRE.

Le voilà lui-même qui revient avec sa hotte pleine.

SCENE X.

LES MÊMES, BRUNO, *portant une grande hottée de fleurs.*

BRUNO.

Voilà, mon révérend, de quoi embellir notre couvent.

PÈRE PANCRACE.

Oh! oh! tu es bien chargé! y a-t-il là-dedans des fleurs rares ?

BRUNO.

Je vous en réponds! et bien choisies.

PÈRE PANCRACE.

Voyons-les.

BRUNO, *se retournant.*

Oh! mon révérend, vous les verrez quand elles seront en place.

PÈRE PANCRACE, *passant du côté de la hotte.*

Je suis curieux...

BRUNO, *se retournant encore.*

N'y touchez pas, c'est fragile et casuel !

PÈRE PANCRACE.

Dépêche-toi donc de les planter, j'aime beaucoup les fleurs... allons au parloir, voir ce brave homme, et savoir s'il est enfin décidé à faire faire les vœux à son fils.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

JEANNETTE, *dans la hotte;* BRUNO, *pose sa hotte sur la table de pierre placée devant la cellule du père gardien*[1].

BRUNO.

Me voilà seul... ma petite femme, tu peux te montrer.

JEANNETTE, *sortant sa tête du milieu des fleurs.*

Il n'y a pas de danger?

JEANNETTE.

Air *de la Clochette.*

Me voilà! (*bis*)
C'est ta p'tite Jeannette;
Me voilà! (*bis*)
Je sors de ma cachette;
Malgré (*bis*) ma frayeur bien visible,
Me voilà! (*bis*)
Dans c'te maison terrible,
Me voilà!

BRUNO.

Avez-vous l' désir
De choisir
Parmi les fleurs qu'en ces lieux j'expose,
La plus belle (*bis*) rose?

La voilà,
C'est ma p'tite Jeannette,
La voilà,
Qui sort de sa cachette, etc.

ENSEMBLE.

Me voilà,
La voilà, etc.

BRUNO.

Quelle bonne idée j'ai eue pour t'introduire ici sans que personne s'en aperçoive!

(1) *Note pour le machiniste.* A l'endroit de la muraille sur lequel Bruno appuie sa hotte, il doit y avoir un trou caché par une bavette. La hotte doit avoir une poignée qui entrera dans ce trou, et que tiendra une personne cachée derrière la coulisse, de peur qu'elle ne tombe lorsque Bruno quitte les bretelles pour causer avec sa femme.

JEANNETTE.

Sais-tu que je m'ennuyais, moi, d'être comme ça séparée de mon mari!

BRUNO.

Et moi donc! mais c'est que ma place de jardinier m'est bien utile pour vivre; et elle va être bien agréable quand ma petite femme sera avec moi.

JEANNETTE.

Tu es sûr qu'on ne me découvrira pas?

BRUNO.

Non, si tu as soin de ne pas te montrer. Les capucins rôdent plutôt du côté de la cuisine, de l'office et du cellier que du côté de mon potager.

JEANNETTE.

Il faut bien que je me décide, puisque je me suis brouillée avec ma famille pour t'épouser.

BRUNO.

Et moi je me brouillerais avec mes capucins, s'ils savaient que leur frère lai est marié.

JEANNETTE.

Tu en as le droit.

BRUNO.

Sans doute : je n'ai pas fait de vœux, car si j'en avais fait, je serais capucin et tu serais capucine.

JEANNETTE.

Mène-moi donc chez toi.

BRUNO.

Recache-toi dans ma hotte.

SCENE XII.

LES MÊMES, FRÈRE LOUP, *à la lucarne.*

FRÈRE LOUP.

Qu'est-ce que je vois!

JEANNETTE.

Est-ce que je ne pourrais pas en sortir?

BRUNO.

Non, non, on n'aurait qu'à te voir.

FRÈRE LOUP, *à sa lucarne.*

Heureusement que je l'ai vue! descendons.

(Il disparaît.)

JEANNETTE.

AIR : *les Maris ont tort.*

D'où vient donc ta frayeur extrême ?

BRUNO, *debout au milieu du théâtre, sa hotte sur le dos.*

Je ne peux pas t'expliquer ça ;
De te voir chez eux j' suis tout blême :
Tu n' connais pas ces gaillards-là.

JEANNETTE.

Ils mangent donc les demoiselles ?

BRUNO.

Non, ma chère, ils n' les mangent pas;
Mais j' te l' dis tout bas, gare à celles
Qu'ils rencontr' après leurs repas.

JEANNETTE.

Dépêche-toi donc de m'emporter, car ta voiture n'est pas commode.

BRUNO.

Rentre dedans et ne parle pas tant ! ma hotte n'est pas un parloir.

FRÈRE LOUP, *arrêtant Bruno.*

Ah ! te voilà, Bruno ? je te cherchais.

BRUNO, *à part.*

C'est le frère Loup, le pourvoyeur du couvent ; que le diable l'emporte !

(*Il se replace de manière que la hotte pose sur la table.*)

FRÈRE LOUP.

J'ai une commission à te donner.

BRUNO.

C'est que j'ai affaire au jardin.

FRÈRE-LOUP, *à part.*

Je connais son affaire. (*haut.*) Il ne s'agit pas de raisonner, mais d'obéir.

BRUNO.

Mais...

FRÈRE LOUP.

Heim ?

JEANNETTE, *dans la hotte.*

Dieu ! s'il me voyait !

FRÈRE LOUP.

Porte cela dans la serre.

BRUNO, *à part.*

Bon, je la retrouverai.

FRÈRE LOUP, *à part.*

Je vais en prendre la clef.

JEANNETTE, *sortant de la hotte.*

Oui, mais je n'y serai pas.

(Elle entre par la fenêtre dans la cellule du père Pancrace.)

FRÈRE LOUP.

AIR : *Est-il supplice égal* (d'Amédée Beauplan.)

Allons, point de façons !

BRUNO.

Eh vite, obéissons !...

(Avec surprise.)

Que ma hotte est légère !

(Il entre dans la serre avec sa hotte.)

FRÈRE LOUP.

Surveillons le gaillard :
Je reviendrai plus tard
Visiter cette serre.

Une poulette ici,
Ah ! dieu merci !
De son droit je me moque;
Puisqu'après tout,
Je suis le frère Loup,
Il faut que je la croque.

ENSEMBLE.

FRÈRE LOUP.

Pour ôter les soupçons,
Quelques instans quittons
Notre jeune bergère;
Surveillons le gaillard,
Je reviendrai plus tard
Visiter cette serre.

BRUNO, *sortant de la serre.*

Pour ôter les soupçons,
Bien vite obéissons :
Je crains peu sa colère;
C'est à tort que l' gaillard
Espèr' trouver plus tard
Ma femme dans la serre.

(Frère Loup entre dans le cloître.)

SCENE XIII.

BRUNO, *seul.*

Mais où est-elle, ma petite femme? j'ai bien senti qu'elle n'était plus dans ma hotte; il faut qu'on me l'ait escamotée. Diable de frère Loup! il a un coup d'œil de renard; est-ce qu'il aurait vu ma femme dans la hotte? est-ce qu'il aurait découvert le pot aux roses?

SCENE XIV.

BRUNO, Mme DOLBAN, *ensuite* VOLTAIRE.

Mme DOLBAN.

Ah! Bruno, te voilà? Eh bien! as-tu vu Théodore? Puis-je espérer avec lui un moment d'entretien?

BRUNO.

Ah! mon dieu! non; j'ai eu bien autre chose à faire, allez, madame.

VOLTAIRE, *surpris.*

Madame?

Mme DOLBAN, *voyant Voltaire.*

Indiscret!

BRUNO.

C'est l'étranger, je me sauve. Courons chercher ma femme partout.

(*Il sort.*)

SCENE XV.

VOLTAIRE, Mme DOLBAN.

VOLTAIRE, *à part.*

Une femme!... ceci devient intéressant.

Mme DOLBAN, *à part.*

Quel embarras!

VOLTAIRE.

Ne craignez rien, madame, je crois être digne de votre confiance.

Mme DOLBAN.

Cet homme m'a compromise vis-à-vis de vous. Qu'allez-vous dire, monsieur, de voir une jeune femme, sous ces habits, s'introduire dans un couvent?

VOLTAIRE.

Air : *Non, ma nièce, vous n'aimez pas.* (Tante Aurore.)

Je dirai que l'étourderie
Vous a guidée en ce séjour ;
Je dirai... souvent la folie
Est la compagne de l'amour.
Je dirai que l'imprévoyance
Amène de cruels retours,
Que la jeunesse et l'imprudence
Pourraient vous perdre pour toujours.

Mais je dirai aussi.

Que la vieillesse et l'indulgence
Peuvent venir à leur secours.

Mme DOLBAN.

Ah! monsieur, votre âge, votre physionomie, votre ton, tout m'inspire une confiance... mais je vois sur vos lèvres un sourire moqueur...

VOLTAIRE.

Qui ne vous regarde nullement... c'est une habitude.

Mme DOLBAN.

Air *du vaudeville de la Haine d'une femme.*

A cette action que je blâme
Par l'amour mon cœur fut porté.

VOLTAIRE.

L'amour, je l'ai connu, madame,
Je l'ai servi, je l'ai chanté;
C'est un Dieu que chacun adore.
Quoique vers le déclin des ans,
Je l'aime et le comprends encore
De temps en temps.
Mais ce n'est que de temps en temps.

Mme DOLBAN.

Protégez donc le mien.

VOLTAIRE

Ah! çà, l'amour vous conduit dans un couvent de ca-

pucins; je ne pense pas que vous y soyez attirée par le père Pancrace ou par le frère Loup. Ah! ah! attendez donc, un jeune novice qui doit prononcer ses vœux... J'y suis.

Mme DOLBAN.

Vous l'avez deviné, oui, monsieur.

VOLTAIRE.

Quelle est donc la raison de son père pour s'opposer à son union avec une femme aussi aimable et qui paraît l'aimer beaucoup?

Mme DOLBAN.

Je suis protestante.

VOLTAIRE.

L'amour n'est-il pas de toutes les religions?

Mme DOLBAN.

Oui, mais l'intolérance est de tous les pays.

VOLTAIRE.

Vous voyez en moi son plus grand ennemi.

Mme DOLBAN.

Un ennemi de l'intolérance? et vous êtes ici!

VOLTAIRE.

Pour la combattre. J'en veux saisir cette nouvelle occasion, je veux être votre avocat, votre défenseur. Je suis trop heureux de pouvoir vous obliger en servant une cause à laquelle j'ai dévoué ma vie tout entière.

Mme DOLBAN.

Ah! monsieur, que de remerciemens!

VOLTAIRE.

Vous ne m'en devez pas encore; mais j'espère que cela ne tardera pas. Précisément j'aperçois notre néophyte.

Mme DOLBAN.

Théodore!

VOLTAIRE.

Le père Pancrace est avec lui, ne vous trahissez pas; tenez vous un peu à l'écart.

SCENE XVI.

THÉODORE, LE PÈRE PANCRACE, VOLTAIRE, Mme DOLBAN.

PÈRE PANCRACE.

Venez donc, frère Théodore. (*à Voltaire.*) Ah! je vous

cherchais. Croiriez-vous que ce jeune homme hésite encore à prononcer ses vœux?

VOLTAIRE.

Vraiment!

PÈRE PANCRACE.

Donnez-lui donc quelques conseils, puisque vous-même, appréciant l'importance de notre ordre, n'êtes pas éloigné d'y entrer.

VOLTAIRE.

Je ne suis pas encore décidé tout-à-fait; mais avant tout, père gardien, permettez que je prépare une reconnaissance.

PÈRE PANCRACE.

Une reconnaissance?

VOLTAIRE.

Oui; une personne des amis de frère Théodore, qu'il n'a pas vue depuis long-temps, désire lui être présentée.

THÉODORE.

Est-ce que j'ai encore des amis?

VOLTAIRE.

Plus que vous ne pensez. Peut-être éprouverez-vous quelque surprise à la vue de cette personne, mais sachez vous contenir.

PÈRE PANCRAGE.

Je ne sais si je dois permettre... dans un moment où il va se séparer du monde, rompre tous ses liens, toutes ses affections...

VOLTAIRE, *bas au père Pancrace.*

Cette petite complaisance ne vous nuira pas dans son esprit. (*bas à Théodore.*) Ne témoignez pas trop d'émotion. (*appelant madame Dolban.*) Venez, chevalier Dolban.

THÉODORE.

Dolban!

(*Madame Dolban paraît.*)

AIR *du Valet de chambre.*

Grand dieu! quelle surprise extrême!
Le plaisir fait battre mon cœur:
Je retrouve l'objet que j'aime;
Je goûte un moment de bonheur.

ENSEMBLE.

Vraiment sa surprise est extrême;
Le plaisir fait battre son cœur:

En retrouvant celle qu'il aime,
Il goûte un instant de bonheur.

THÉODORE ET Mme DOLBAN.

Grand dieu! ma surprise, etc.

VOLTAIRE, *au père Pancrace.*

Cette reconnaissance n'est-elle pas touchante?

PÈRE PANCRACE.

Tout-à-fait; elle m'émeut.

VOLTAIRE, *à Théodore.*

Vous ne vous attendiez pas, jeune homme, à revoir un ami d'enfance?

THÉODORE.

Je le revois, et je voudrais ne plus le quitter.

Mme DOLBAN.

Est-ce vrai Théodore?

PÈRE PANCRACE.

Il y aurait un moyen: c'est d'entrer avec lui dans notre communauté.

VOLTAIRE.

Et que diable, père Pancrace, vous voudriez donc que tout le monde fût capucin?

PÈRE PANCRACE.

Pourquoi pas?

VOLTAIRE.

Voyons, permettez-leur de parler ensemble quelques instans, peut-être l'un convertira-t-il l'autre (*à part.*) Je ne sais pas lequel, par exemple.

PÈRE PANCRACE.

Vous croyez? diable! deux capucins pour un, quelle bonne journée (*à Voltaire.*) Vous êtes vraiment un homme d'esprit, vous méritez ma confiance. Je vais les conduire, et tout faire préparer pour la cérémonie.

(*Aux jeunes gens.*)

AIR: *Notre-Dame du Mont-Carmel.*

Dieu vous unit dans son saint temple;
Rappelez tous vos sentimens.
Avec plaisir je les contemple,
J'aimai toujours les cœurs constans.

THÉODORE.

Nous passerons nos jours ensemble;
Le ciel vient de se déclarer.

Aujourd'hui, puisqu'il nous rassemble,
Il ne veut plus nous séparer.

ENSEMBLE.

Aujourd'hui, puisqu'il vous rassemble, etc.
(*Ils entrent dans le cloître.*)

VOLTAIRE, *seul.*

Sa confiance est bien placée; je vais, moi, tâcher que la cérémonie n'ait pas lieu. Voilà justement le bonhomme de père, voyons s'il n'y aura pas moyen de lui faire entendre raison.

SCENE XVII.

LAMBERT, VOLTAIRE.

VOLTAIRE.

Votre serviteur, monsieur Lambert.

LAMBERT.

Le vôtre, monsieur. Est-ce que j'ai l'honneur d'être connu de vous?

VOLTAIRE.

Plus que vous ne pensez : vous êtes un fort galant homme.

LAMBERT.

Monsieur, vous êtes fort honnête.

VOLTAIRE.

Vous avez d'excellentes qualités...

LAMBERT.

Vous êtes bien bon.

VOLTAIRE.

De la fortune...

LAMBERT.

Je m'en flatte.

VOLTAIRE.

Et amassée honnêtement, ce qui ne se voit pas tous les jours.

LAMBERT.

Comme vous dites.

VOLTAIRE.

Mais vous avez un grand défaut.

LAMBERT.

Lequel donc, monsieur ?

VOLTAIRE.

Vous aimez les capucins.

LAMBERT.

Monsieur, j'aime la religion.

VOLTAIRE.

Vous ne comprenez pas ce que je vous dis : moi aussi j'aime beaucoup la religion, mais je n'aime pas les capucins.

LAMBERT.

Monsieur, je croyais..

VOLTAIRE.

Vous croyez... Je le vois bien. Monsieur Lambert, vous êtes donc un brave homme, et vous souffririez que votre fils, votre fils unique vous fût enlevé !

LAMBERT, *vivement.*

Monsieur, je ne veux pas que mon fils épouse une hérétique !

VOLTAIRE.

Pourquoi ?

LAMBERT.

Parce que je n'ai pas envie d'être damné pour lui faire plaisir.

VOLTAIRE.

Ah ! ah ! ou diable allez-vous prendre ces idées-là ?

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Cent peuples éclairés ou sauvages
Remplissent ce vaste univers ;
Mille sectes et folles et sages
Parlent des langages divers.
Mais le même soleil nous éclaire
Dans tous les climats différens :
Et le même Dieu nous sert de père
Quel que soit le nom de ses enfans.

LAMBERT.

Monsieur, je suis père aussi, et personne ne m'apprendra mon devoir.

VOLTAIRE.

Vous justifiez bien le proverbe... Heureux les pauvres...

LAMBERT.

Monsieur, je suis riche, vous le savez !

VOLTAIRE *à part, riant.*

Ah ! ah ! il ne m'entend pas !

LAMBERT.

Si je permettais à mon fils de se marier, ça serait avec une femme pieuse, une femme à principes.

VOLTAIRE.

Ne vous y fiez pas !

Air : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

A ces dévotes qu'un rien blesse,
La soutane ou le froc est cher ;
Du ciel elles parlent sans cesse,
Et leur ménage est un enfer.
Pensant à ces pieuses femmes,
Je voudrais, je l'avoue ici,
Moins d'amour de Dieu dans leurs ames,
Et plus d'amour de leur mari.

LAMBERT.

Mais vous trouvez donc que mon fils a raison de résister à son père ? vous prêchez la désobéissance.

VOLTAIRE.

Je ne prêche pas ; il y en a trop qui prêchent mal.

LAMBERT.

Il y va de mon salut ; mon fils sera capucin, pour réparer le crime qu'il a commis en aimant une hérétique. Adieu.

VOLTAIRE.

Mais...

LAMBERT.

Laissez-moi tranquille.

VOLTAIRE.

Cependant...

LAMBERT.

Vous m'avez l'air d'être de ces impies, de ces philosophes qui ne croient à rien, pas même à la vertu des capucins.

VOLTAIRE.

Si l'on peut m'accuser d'être incrédule, c'est là-dessus.

LAMBERT.

De hommes qui vivent dans l'austérité, la mortification, la pratique de toutes les vertus.

VOLTAIRE.

Qui est-ce qui vous a dit cela ?

LAMBERT.

C'est le père Pancrace.

VOLTAIRE.

Bonne caution ! Et si je vous prouvais le contraire ?

LAMBERT.

Vous seriez bien habile.

VOLTAIRE, *à part.*

Air *du verre.*

Ah! voila bien l'entêtement
Du sot qu'a retracé Molière.
(*haut.*)
Monsieur sur votre aveuglement
Je ferai jaillir la lumière.
Croyez ce que l'on vous promet;
Oui, je saurai briser le prisme :
Corbleu! l'auteur de Mahomet
Sait démasquer le fanatisme.

LAMBERT.

Mahomet! Mahomet! tout cela est de l'Alcoran pour moi. Je vous souhaite le bonjour.

(*Il sort du côté droit.*)

SCENE XVIII.

VOLTAIRE, *seul.*

Comment! je ne pourrai pas être utile à ces jeunes amans et arracher une victime à la superstition!

SCENE XIX.

BRUNO, *sortant du cloître*, VOLTAIRE.

BRUNO, *accourant.*

Ah! monsieur, monsieur, si vous saviez ce que je viens d'entendre!

VOLTAIRE.

Qu'y a-t-il?

BRUNO.

Ce pauvre frère Théodore!

VOLTAIRE.

Eh bien?

BRUNO.

Et cette pauvre madame Dolban !

VOLTAIRE.

Après...

BRUNO.

Ils sont perdus.

VOLTAIRE.

Pourquoi?

BRUNO.

Parce qu'elle en mourra de chagrin.

VOLTAIRE.

Explique-toi donc.

BRUNO.

Et M. Théodore n'a plus envie de se faire capucin.

VOLTAIRE.

J'en étais sûr !

(*Ici le frère Fiacre vient parler au frère Jacques qui sort de sa loge.*)

BRUNO.

Madame Dolban lui a fait entendre raison.

VOLTAIRE.

Les yeux de la jeune femme ont eu plus d'éloquence que les paroles du vieillard.

BRUNO.

Oui, mais ce n'est pas ça ! c'est que le père gardien, voyant que le frère Théodore a changé d'idée, vient d'ordonner que la porte du couvent soit fermée à double tour... Tenez, voyez le frère Jacques qui tourne la grosse clef.

(*On voit frère Jacques fermer la porte.*)

VOLTAIRE.

Comment! nous serions prisonniers ici ?

BRUNO.

Ça n'est rien.

VOLTAIRE.

Que faut-il de plus ?

BRUNO.

Les ordres sont donnés pour mettre le frère Théodore dans le *Vade in pace*, s'il ne consent pas à prononcer ses vœux tout de suite. Savez-vous ce que c'est que le *Vade in pace* ? c'est un grand souterrain dont l'entrée est là au pied de la statue de saint François. Ce souterrain est meublé d'une botte de paille, de rats, de crapauds, de serpens, de guarnouilles, et de toutes sortes d'au-

tres insectes velimeux. On vous descend là dedans avec un pain noir et une cruche d'eau, et vous y vivez.

VOLTAIRE.

Vous y vivez!

BRUNO.

Tant que la cruche et le pain durent.

VOLTAIRE.

Quelle horreur!

BRUNO.

C'est ce que je dis, parce que l'on pourrait bien m'y mettre aussi, moi, si l'on savait...

VOLTAIRE.

Quoi?...

BRUNO.

Rien, rien!... (*àpart.*) mais par où diable a-t-elle passé? si quelque capucin allait mettre la main dessus!

VOLTAIRE.

Que faire pour le sauver... lorsque moi-même... N'importe, écrivons à l'archevêque de Besançon, je le connais, il est tolérant, c'est un élève de Fénélon. (*Il s'assied près de la table, tire son portefeuille et écrit rapidement.*) Nous trouverons bien quelqu'un pour faire parvenir cette lettre.

BRUNO.

Si on pouvait me laisser sortir! mais vous ne connaissez pas la malice du frère portier.

VOLTAIRE.

Je connais celle de tous les hypocrites.

SCENE XX.

(*Dans ce moment, on voit au fond du théâtre Théodore vêtu en mousquetaire conduit par le frère Fiacre, se présenter à la porte de sortie. Il est enveloppé dans son manteau.*)

FRÈRE JACQUES, *sort de sa loge, et lui ouvre la porte qu'il referme ensuite à double tour en disant* : (Pax tecum...)

SCENE XXI.

VOLTAIRE, BRUNO.

BRUNO.

Dieu! de dieu! qu'est-ce que je viens de voir! madame

Dolban qui s'en va et qui laisse comme ça son amant dans le danger.

VOLTAIRE, *se levant.*

C'est singulier!... il faut pourtant sauver ce jeune homme : par qui donc envoyer cette lettre?

BRUNO.

Donnez-la-moi toujours; je ne sais pas comment je ferai : mais je trouverai peut-être un moyen... Dieu! voilà les capucins! c'est l'heure de leur récréation; venez, monsieur, laissons-les libres.

VOLTAIRE, *lui donnant la lettre.*

Va, et laisse-moi, je veux voir comment ils se conduisent quand ils se croient seuls.

(*Bruno sort, Voltaire se cache à droite.*)

SCENE XXII.

TOUS LES CAPUCINS; *ils arrivent en procession conduits par le père Pancrace et le frère Loup, et se rangent sur deux files.*

LES CAPUCINS.

AIR : *Il était un' bergère.*

Après tous nos offices,
Allons jouer dans les jardins;
Quoique jeunes novices,
Soyons bons capucins,
Ouin, ouin,
Soyons bons capucins.

FRÈRE LOUP.

Quand d'une voix sonore
On a fait honneur au lutrin,
On peut chanter encore
En joyeux capucin,
Ouin, ouin,
En joyeux capucin.

CHOEUR.

En joyeux capucin, etc.

FRÈRE LOUP, *à part.*

Allons dans cette serre
Trouver certain joli lutin;
Oui, mais avec mystère,

Comme un bon capucin,
Ouin, ouin,
Comme un bon capucin.
(*Il entre dans la serre.*)

CHŒUR.

Comme un bon capucin, etc.

PÈRE PANCRACE.

Le mousquetaire est parti, le jeune frère récalcitrant est dans sa cellule, les étrangers sont dans leur bâtiment: nous pouvons nous livrer à nos occupations intérieures. (*Les capucins se groupent au fond, quelques-uns jouent aux dés ou aux cartes. Jeannette entr'ouvre la fenêtre de la cellule.*)

FRÈRE LOUP, *sur la porte de la serre.*

La petite femme n'y est plus: mais voilà un panier de vin. (*il débouche une bouteille.*) Buvons.

PÈRE PANCRACE, *ouvrant la porte de sa cellule.*

Par saint François! que vois-je?
(*Jeannette sort par la fenêtre, le père Pancrace lui barre le chemin.*)

SCENE XXIII.

LES MÊMES, VOLTAIRE, *amenant* M. LAMBERT.

JEANNETTE, *se débattant contre le père Pancrace.*

AIR: *fragment de Félix.*

Laissez-moi donc! fi! mon révérend père, (*bis.*)
Laissez-moi donc!
Laissez-moi donc!

PÈRE PANCRACE.

Un seul baiser, ma chère. (*bis.*)

VOLTAIRE, *à Lambert.*

Eh bien! eh bien!

LAMBERT.

C'est une horreur, en vérité.

VOLTAIRE.

Il l'embrasse par charité.

FRÈRE LOUP, *buvant à même une bouteille.*

Ma foi, je bois à leur santé.

VOLTAIRE ET LAMBERT, *aux moines.*

AIR : *fragment des Petits Savoyards.*

Cafards maudits;
Vous êtes pris !

TOUS.

O ciel! nous sommes surpris. (*bis.*)

LAMBERT.

De votre infâme hypocrisie;
Vous allez recevoir le prix.

TOUS LESC APUCINS, *accourant.*

C'en est fait de vous pour la vie,
Vous êtes pris. (*bis.*)

(*Il les entourent en les menaçant.*)

LAMBERT ET VOLTAIRE.

Oh ciel ! que voulez-vous faire!
Laissez-nous donc !

LES MOINES.

Non, non !

LE PÈRE GARDIEN.

Notre honneur est menacé,
Et vous descendrez, mon frère,
Dans le *Vade in pace.*

TOUS.

Et vous descendrez, mon frère,
Dans le *Vade in pace.*

(*La trappe est ouverte; les moines veulent y faire descendre Lambert et Voltaire; on sonne bruyamment à la porte d'entrée.*)

PÈRE PANCRACE.

N'ouvrez pas.

THÉODORE, *en dehors.*

C'est de la part de monseigneur l'archevêque.

PÈRE PANCRACE.

Ouvrez. (*à Voltaire et à Lambert.*) Vous ne nous échapperez pas. Vous sentez bien que monseigneur l'archevêque...

SCENE XXIV.

LES MÊMES, THÉODORE *en mousquetaire*, BRUNO, Mme DOLBAN, *en robe de capucin, dans la serre*, UN MAGISTRAT, SOLDATS.

VOLTAIRE.

Ah! vous arrivez à temps.

LAMBERT.

Mon fils!

THÉODORE, *à Lambert.*

Mon père!... Mais où est madame Dolban?

PÈRE PANCRACE.

Qu'est-ce que c'est que madame Dolban? il n'y a point de femme dans le couvent.

BRUNO.

Vous en avez menti, parlant par révérence; il y a d'abord la mienne.

JEANNETTE, *courant près de Bruno.*

Ah! mon ami, j'ai cru qu'il allait me croquer pour son dessert.

THÉODORE, *vivement, à Pancrace.*

Où est madame Dolban? vous m'en répondez.

Mme DOLBAN, *ouvrant la robe de capucin sous laquelle elle a une redingote blanche de femme.*

Me voici.

TOUS LES CAPUCINS.

Encore une femme!

Mme DOLBAN.

Je m'étais dérobée à leurs regards en prenant votre place.

(Elle jette sa robe de capucin.)

VOLTAIRE.

Ma foi! j'allais payer cher la protection que je vous avais donnée.

THÉODORE.

Quelle reconnaissance... ah! monsieur de Voltaire!

TOUS LES CAPUCINS, *criant.*

Voltaire!

(Ils sont tous rangés en file, ils croisent leurs bras, baissent la tête et se courbent devant la statue de saint François, en tournant le dos à Voltaire.)

BRUNO.

Poussez-en donc un, ils vont tomber comme des capucins de carte.

PÈRE PANCRACE.

Vade retro! Voltaire ici!

VOLTAIRE.

Et vous vouliez en faire un capucin !

LAMBERT.

Monsieur de Voltaire, vous avez dessillé mes yeux ; je serais désolé que mon fils mît cette vilaine robe, qu'il eût cette vilaine barbe!

PÈRE PANCRACE.

Comment! vilaine barbe.

LAMBERT.

L'uniforme lui va trop bien.

THÉODORE, *à Voltaire.*

Voilà la réponse de Mgr l'archevêque, qui vous attend chez lui.

VOLTAIRE.

Comment a-t-il reçu ma lettre?

BRUNO.

Par moi, qui ai sauté par-dessus les murs du jardin, et qui ai rattrapé M. Théodore.

VOLTAIRE.

Il m'annonce que le ministère est changé, et que je n'ai plus à craindre de lettre de cachet. — Je ne reverrai donc plus la Bastille!

PÈRE PANCRACE.

Se peut-il que Mgr l'archevêque écrive à Voltaire!

VOLTAIRE.

Cela vous étonne, mes pères; que diriez-vous donc si je vous montrais une lettre du pape?

TOUS.

Du pape!

VOLTAIRE.

Oui, de lui-même, en acceptant la dédicace de ma tragédie de Mahomet. Je l'ai sur moi, voyez-la (1).

PANCRACE.

Voilà qui est inconcevable; mais du moment que M. de

(1) La lettre de Voltaire au pape Benoît XIV, par laquelle il lui dédie sa tragédie de Mahomet, est datée de Paris, le 17 auguste 1745.
La réponse du pape à Voltaire est ainsi datée, « donné à Rome, à « Sainte-Marie-Majeure, le 19 septembre 1745, la sixième année de « notre pontificat. »

Voltaire est en correspondance avec le pape, les capucins doivent tenir à honneur de lui avoir donné l'hospitalité.

VOLTAIRE.

Singulière hospitalité! vous vouliez me mettre au cachot.

BRUNO, *montrant le* vade in pace.

Vous ne vous doutiez pas que c'était ici le couvent de la trappe.

PÈRE PANCRACE.

Oubliez notre zèle trop ardent.

VOLTAIRE.

J'oublie tout : mais toi, père Gardien,

Des dieux que nous servons connais la différence,
Le tien t'a commandé le meurtre et la vengeance,
Et le mien, quand ton bras voulait m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

BRUNO.

Ce sont des vers.

LAMBERT.

Plaît-il ?

BRUNO.

Des vers!

LAMBERT, *stupidement.*

Ah! ah!

VOLTAIRE.

Allons, jeunes amans, devenez époux.

PÈRE PANCRACE.

Nous les marierons, si vous voulez; autant faire gagner cela à notre pauvre couvent.

BRUNO.

Et moi qui suis marié je ne peux pas rester ici.

FRÈRE LOUP.

Si fait, reste, avec ta petite femme, bah ! bah ! bah!

BRUNO.

Non, non! Voyez-vous l'autre, là-bas! bah! bah! bah!

VOLTAIRE.

Viens à Ferney, j'y ai besoin d'un garçon jardinier.

BRUNO.

Je vais donc jeter le froc aux orties!

PÈRE PANCRACE.

Ah! çà, décidément, monsieur de Voltaire, vous ne voulez pas vous faire capucin?

VOLTAIRE, *gaîment.*

Eh bien! si fait, pourvu que je sois associé libre, comme cela se fait dans les académies.

AIR *du comte Ory*, de Rossini.

Entre nous plus de guerre;
Oubli pour les erreurs,
Indulgence plénière
Pour les pauvres pécheurs.

CHŒUR.

Entre nous, etc.

VOLTAIRE, *au public.*

AIR : *de Julie.*

Par l'injure et la calomnie
Voltaire, loin d'être arrêté,
Sut démasquer l'hypocrisie,
Et défendit la liberté.
Pour le malheur prompt à tout entreprendre,
Il défendit nos droits avec succès :
A votre tour, jeunes Français,
Voici l'instant de le défendre.

FIN.



Voltaire
chez
Les Capucins